

ferrogea d'une voix basse, haletante :

—Mais, alors, la position? Paris? C'est l'exil!...

—Ma très chère, petite fille, je ne t'ai pas caché qu'il y avait pour toi un grand sacrifice à faire, sacrifice adouci par la bonté de la baronne Heurtel, qui vous permet de regarder l'avenir sans vous inquiéter du pain de chaque jour, de "la position", si tu préfères. Quant à Paris, tu le retrouveras plus tard, "l'exil" ne sera pas indéfini. Voilà! Je t'ai parlé, non comme à une enfant gâtée, trop faible en face de la souffrance ou d'un devoir à remplir, mais comme à une chrétienne sérieuse, à une femme aimante qui, au lieu de s'arrêter aux difficultés de la route va courageusement droit au but. Maintenant, je te laisse... Ton mari, naturellement, doit ignorer notre conversation.

Il parlait d'un ton brusque, s'efforçant de cacher l'émotion que lui faisait éprouver le visage bouleversé de la jeune femme, le tremblement convulsif de ses mains, son attitude affaissée.

Soudain, on entendit un trottement léger, une main d'enfant souleva la portière de velours, et un petit être tout blanc, couronné de cheveux blonds, parut.

—Cé Osel! dit une voix argentine.

Un éclair passa dans les yeux de Suzan. Vite résolue, elle prit Rosel dans ses bras, et la tendit au docteur Roscob.

—Embrassez-la, cher bon ami, et promettez-lui de venir la voir en Auvergne ; nous partirons dans les premiers jours du printemps.

—C'est bien. Jacques guérira, je te l'affirme.

Restée seule, la jeune femme s'assit au coin du feu, et regarda pendant quelques minutes Rosel, qui avec des cris de joie, alignait sur le tapis un troupeau de loups gardé par un mouton. Bientôt, le jeu prit toute l'attention de l'enfant ; alors Suzan, libre de penser, se remémora les moindres paroles du docteur Roscob, et convint, dans la sincérité

de son âme, que ce psychologue ses lèvres. Et elle, qui le regardait avec une attention ardente, s'étonnait de ne pas s'être aperçue plus tôt de son amaigrissement et de sa pâleur.

Son amour pour Jacques ne venait pas de cet attrait premier qui pousse deux êtres l'un vers l'autre d'une façon en quelque sorte irrésistible ; non, il était né d'une estime profonde, d'une admiration enthousiaste. Un baiser à un varioloux, des paroles éloquentes, voilà ce qui avait mis une auréole au front du docteur voilà ce qui avait pris l'âme ardente de Suzan. Et, pour "revoir" l'auréole, elle poussait son mari à un labeur au-dessus des forces humaines, dans un égoïsme, dans un orgueil inconscient. C'était exact.

Il était exact aussi qu'elle aimait le plaisir, qu'elle en avait joui comme une enfant pour laquelle tout est nouveau, ne croyant pas que Jacques pût tant souffrir de quelques heures d'isolement, lui qui refusait de la suivre dans le monde, malgré ses instances, lui qui, pour ses malades, la laissait parfois des journées entières.

Au fond, elle se trouvait des excuses : sa jeunesse, sa solitude fréquente, la gravité de son mari... N'importe!! Elle avait eu des torts, des torts sérieux ; il s'agissait de réparer, de partir.

De partir!... Ah! s'il s'était agi d'aller à Pennelière, ou dans une ville de province, le sacrifice eût été moindre ; mais en Auvergne! à la campagne!

Suzan soupira. Puis, avec la volonté qui la caractérisait, elle dit, presque haut :

—"Si je pleure sur moi, je ne ferai rien de bon. Par ma faute, Jacques est malade, au physique, au moral; coûte que coûte, je dois employer le moyen indiqué pour le guérir. Dès qu'il rentrera, je lui parlerai. Allez, Suzan, le cœur en haut!"

Le soir même, elle "parla". —J'ai vu Roscob aujourd'hui, Jacques. Il m'a donné une consultation .....familiale, pourrais-je dire, qui va plonger votre âme dans la joie.

Il écoutait, vaguement inquiet du "quelque chose" de grave qu'il lisait sur la physionomie de Suzan, malgré le sourire qui entr'ouvrait

—Vous ne me questionnez pas? Eh bien, Roscob trouve que nous sommes tous fatigués : vous par un surmenage trop grand, moi par des veilles multiples, Rosel par... l'air de Paris qui ne lui vaut rien. Avec la brusquerie que vous lui connaissez, il "ordonne" de partir aux premiers beaux jours...

D'un ton un peu amer, Jacques l'interrompt :

—Cela me rend fort joyeux! Alors, vous choisissez Biarritz? Dieppe? Trouville?

—Nullement. Je pense que vous lui avez fait la leçon: pour... l'Auvergne!

Une rougeur subite empourpra le visage du docteur.

—Il vous envoie à Royat?

—Il "nous" envoie en pleine campagne, où vous voudrez ; et cela pour un certain laps de temps : trois mois, six mois, peut-être plus", déclare cet homme sans pitié. Vous vous reposerez, je me reposeraï, et Rosel humera l'air vif.

Jacques passa la main sur son front d'un air de lassitude profonde.

—Ce serait délicieux, dit-il d'un ton bas, mais c'est impossible, n'est-ce pas Suzan? Vous mourriez d'ennui chez nous, vous qui aimez tant le bruit, le mouvement, le plaisir.

Elle eut un vaillant sourire, bien que ces deux mots "chez nous" lui enlevassent sa dernière espérance. "Chez nous", c'était Orcines, le simple village isolé que même la baronne Heurtel n'admettait pas pour Jacques.

—Impossible, pourquoi? J'avoue que tout d'abord, j'ai fait la grimace: Pennelière me semblait préférable. Mais Roscob donne des raisons majeures : pour vous, l'air natal sera un réconfort ; pour moi, volage, comme je ne trouverai dans cette montagne, que des bergers, des rochers et des arbres comme valseurs, je serai forcée de mener une